

Collection
« Humus, subjectivité et lien social »
dirigée par Jean-Pierre Lebrun

*« Le savoir par Freud désigné de l'inconscient,
c'est ce qu'invente l'humus humain
pour sa pérennité d'une génération à l'autre. »*

(Jacques Lacan, « Note italienne », 1973.)

Cette nouvelle collection accueille des textes qui tentent de conceptualiser les effets de la mutation contemporaine du lien social sur la subjectivité. Son champ se situe à l'interface de la psychanalyse et des sciences sociales et, à ce titre, convoque dans le même mouvement les recherches de ces dernières et les élaborations – tant théoriques que cliniques – de la première.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

La jouissance, enjeux et paradoxes

DU MÊME AUTEUR :

*Dépression,
la grande névrose contemporaine*
Érès, 2006

Clivage et modernité
Érès, 2003

Dictionnaire de la psychanalyse
(sous la direction de R. Chemama et B. Vandermersch)
Larousse, 1995, 1998

Éléments lacaniens pour une psychanalyse au quotidien
Éditions de l'Association freudienne internationale, 1994

La psychanalyse, textes essentiels
Larousse, 1993 ; Larousse, Bordas, 1996

Roland Chemama

La jouissance,
enjeux et paradoxes

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a horizontal line through its middle, followed by the word 'éditions' in a small, vertical font, and the word 'rès' in a larger, bold, lowercase font.

Couverture :
Anne Hébert

Illustration :

« Les architectes de Manhattan exécutent le ballet
Skyline de New York.

De gauche à droite : A. Stewart Walker déguisé en Fuller Building,
Leonard Schultz en nouveau Waldorf-Astoria, Ely Jacques Kahn en
Squibb Building, William Van Alen en Chrysler Building, Ralph
Walker en n°1 Wall Street, D.E. Ward en Metropolitan Tower et
J.H. Freedlander en musée de la Ville de New York.

Un congrès déguisé en bal costumé. »

Photo prise le 23 janvier 1931 à New York.

Version PDF © Éditions érès 2012

ME - ISBN PDF 978-2-7492-2128-1

Première édition © Éditions érès 2007

33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse

www.editions.eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

PRÉAMBULE	7
DU PLAISIR À LA JOUISSANCE	12
La compulsion de répétition	15
Une définition de la jouissance	20
DE QUOI NOUS ACCOMMODONS-NOUS ?	26
La duplicité du langage	31
La jouissance et la loi	36
DÉGUISEMENTS	41
La chose	42
Les lois du bal masqué	45
La symbolisation de la sexualité	49
SURESTIMATION	54
La sensation de la tension sexuelle	55
L'objet estimé	58
La jouissance et le mal	62
LA FONCTION DU PHALLUS : À QUOI RENONÇONS-NOUS	67
L'amour et la barrière du dégoût	70
Le phallus	73
Deux faces de la clinique contemporaine	76
LA SEXUALITÉ MASCULINE	81
Le clivage de la vie sexuelle masculine	83
Libido et castration	85
Jouissance et objet <i>a</i>	92

JOUISSANCE PHALLIQUE ET JOUISSANCE AUTRE	97
La jouissance phallique	98
La féminité chez Freud.....	100
Qu'en est-il de la castration pour une femme ? ..	104
Jouissance féminine et jouissance mystique	109
JOUISSANCE DE L' AUTRE ET JOUISSANCE DE L'ESCLAVE	113
Un cas d'impuissance transitoire	114
La jouissance de l'autre	116
La jouissance de l'esclave	120
Le plus-de-jour	126
OBJETS	129
Généralisation de la marchandise.....	129
La jouissance esthétique	134
De la déposition du regard à l'envahissement par l'objet	138
Un étrange affranchissement	141
UNE JOUISSANCE DANS LA CURE	145
La jouissance névrotique	145
Le docteur Lehrs.....	149
De la question de l'abstinence à celle de la « technique active »	152
Une excitation ininterrompue.....	155
LANGAGE ET JOUISSANCE	159
Des mots plein la bouche	160
Que me veut l'autre ?	163
Le double tour de l'acte manqué	167
La lettre et la « resignification »	169
SUJET À LA JOUISSANCE, SUJET DU DÉSIR	174
Sur quelques façons de nier la condition de sujet	174
Ce que nous apprennent les sujets pervers.....	177
Sujets à la jouissance	180
Jouissance ordinaire versus désir	185

Préambule

Ce livre vient clore une série de trois ouvrages qui ont, me semble-t-il, une certaine continuité. Je voudrais indiquer en quel sens.

*Clivage et modernité*¹, puis *Dépression, la grande névrose contemporaine*², étaient consacrés essentiellement à traiter de questions cliniques. Le premier concernait au premier chef les sujets si nombreux qui, dans notre monde contemporain, ne semblent pas avoir d'autre but que la jouissance – même si leur position se révèle finalement plus clivée qu'il n'aurait d'abord semblé. On peut alors parler de perversion, mais le type de position subjective que je tentais de décrire, aujourd'hui si répandu, va bien au-delà de cette entité clinique particulière. Le second livre était consacré à la question de la dépression. Celle-ci est assurément fort éloignée, dans ses formes les plus connues, dans sa réclusion volontaire, d'une recherche si bruyante de la jouissance. Mais, à vrai dire, ce sont surtout le désir et l'engagement dans l'action que le sujet dépressif évite radicalement. Cela laissait au moins la possibilité de penser

1. Voir R. Chemama, *Clivage et modernité*, Toulouse, érès, 2003.

2. Voir R. Chemama, *Dépression, la grande névrose contemporaine*, Toulouse, érès, 2006.

qu'il ne le faisait pas sans en tirer une certaine jouissance, fût-elle mortifère.

On voit que ce thème de la jouissance, tellement présent dans chacun de ces livres, appelait une élaboration particulière. C'est elle que je tente ici, et d'abord pour saisir ce qui donne à la jouissance le pouvoir qu'elle a sur le sujet, ce pouvoir que l'époque contemporaine a sans doute renforcé. Autrement dit, même si ce nouveau projet met davantage l'accent sur une analyse théorique, il ne s'agit pas seulement ici du concept de jouissance. Il s'agit toujours de clinique, mais c'est au fond une clinique plus quotidienne, plus générale encore que celle que j'ai abordée jusqu'à présent.

Posons, même si ce n'est là qu'une des définitions possibles, que la jouissance constitue la forme de satisfaction conditionnée par le fait que le désir est aliéné par le langage. C'est là bien sûr une thèse à démontrer. Mais si elle s'avère soutenable, la clinique de la jouissance, des formes plus ou moins figées de notre satisfaction, est celle même du sujet humain, dès lors qu'il s'accommode de l'aliénation qui le produit comme sujet. On mesure quels sont les enjeux d'une telle thèse, sur le plan de la clinique individuelle comme de la clinique sociale, et sur le plan aussi de la direction de la cure.

Il s'agira donc ici de questionner l'empire de la jouissance : l'autorité qu'elle a sur le sujet humain, mais aussi l'immense domaine qu'elle régit. La jouissance infiltre en effet toute l'existence, prenant du discours ses mots d'ordre, et prolongeant ses effets jusqu'au plus intime du corps. Il est clair par ailleurs qu'elle concerne aussi le social, au sens où ce que l'on vend et ce que l'on achète, c'est de plus en plus de la jouissance, quelque chose qui relance l'excitation, et, comme une drogue, pousse le sujet à renouveler sa consommation.

L'extension du terme de jouissance ne va d'ailleurs pas sans quelques paradoxes. Peut-on même parler d'une jouissance, au singulier, si ses effets cliniques peuvent être aussi

PRÉAMBULE

différents que nous l'avons dit ? Si la jouissance peut prendre la forme d'une recherche effrénée de l'objet tout autant que celle du repli dépressif ? On verra cependant que les tentatives les plus élaborées pour distinguer entre des jouissances différentes, comme celle de Lacan lorsqu'il sépare la jouissance autre de la jouissance phallique, ne suppriment pas tout paradoxe. Lacan, précisément, même après avoir opéré ces distinctions, ne renonça jamais à parler, au singulier, de la jouissance. C'est que le concept de jouissance n'est vraiment éclairant que s'il réunit le plus divers, peut-être même le plus contradictoire. La jouissance, en elle-même, comporte des contradictions fondamentales, dont les effets se font sentir dans l'ensemble de la clinique.

*

Il s'agit donc, une fois encore, de tenir compte de ce qui est le plus préoccupant dans notre modernité. On voit alors que ce livre se situe, comme les précédents, au point de jonction entre clinique individuelle et clinique sociale. Un tel projet peut intéresser, je suppose, des lecteurs assez divers, et une fois de plus j'ai préféré tenter d'écrire de façon assez « ouverte », avec une exigence de lisibilité. Comme il s'agit, cependant, d'une élaboration théorique un peu plus soutenue, il ne m'a pas semblé utile de reprendre la forme dialoguée du premier ouvrage ou la forme épistolaire du second.

Par ailleurs il se trouve que j'ai consacré une année à traiter de ces questions, dans le cadre d'un séminaire donné à l'Association lacanienne internationale. C'est donc apparemment de façon très naturelle que j'organise ici ce que j'ai à dire sous forme d'une série de conférences. J'ai cependant réécrit ce que j'avais conservé de cet enseignement. En effet, on ne s'adresse pas de la même façon à un auditeur concret et à ce vrai-faux auditeur qui est le lecteur d'une conférence. Dire que la pensée, dans l'une et l'autre adresse,

ne s'habille pas de la même façon, est-ce dire qu'elle doit trouver, à chaque fois, pour la jouissance du lecteur ou de l'auditeur, ses atours les plus séduisants ? Est-ce la discréditer par avance ? Je ne crois pas.

Cette question est liée, précisément, avec le problème de fond que je tente de poser. Nous pouvons toujours, bien sûr, critiquer la place trop grande que peut prendre, à tel ou tel moment, une forme particulière de jouissance. Mais celle-ci n'en organise pas moins, à la jonction du symbolique et de l'imaginaire, un point de semblant par lequel nous ne pouvons manquer de passer. Elle n'est, ainsi, jamais entièrement résorbable. Mais elle ne peut pas davantage être maîtrisée, on pourrait même dire qu'elle est hors d'atteinte (et si le Réel, au sens de Lacan, c'est l'impossible, elle a une dimension réelle). On verra cependant que ce qui est le plus extérieur est en même temps ce qui habite au plus intime du sujet : une exclusion interne, en quelque sorte.

Cet ouvrage, plus que les précédents, propose un parcours théorique, puisqu'il interroge le sens que peut prendre une notion particulière, celle de jouissance, dans l'œuvre de Lacan. À cet égard, il sera toujours possible d'estimer qu'il néglige tel ou tel aspect des développements que celui-ci lui consacra. Mais il est très clair que mon livre ne prétend pas à être exhaustif. J'ai assez dit ici quel est le projet qui l'a organisé. Les développements théoriques que j'ai dû faire n'ont pas d'autres sens que de tenter de réaliser ce projet.

Une dernière chose, avant d'ouvrir cette série de conférences. Dans *Clivage et modernité*, j'avais tenté de mettre en œuvre une approche clinique attentive aux formes nouvelles de la pathologie, déterminées par l'évolution historique. Mais dès ce livre je faisais aussi valoir que les concepts analytiques eux-mêmes pouvaient porter la marque de l'évolution historique qu'ils tentent d'éclairer. C'était le cas, précisément, du concept de « plus-de-jour », par lequel Lacan, à un moment donné de son enseignement,

PRÉAMBULE

en venait à désigner l'objet *a*. C'est certainement le cas aussi, d'une façon plus générale, du concept de jouissance, dont le « plus-de-jouir » ne constitue qu'une des facettes. Si chez Lacan lui-même, par exemple, il prend, au fil des séminaires, une place sans cesse plus grande, n'est-ce pas aussi parce que certaines formes de jouissance apparaissent de façon plus crue dans le social contemporain ? Les conférences qui suivent devraient permettre d'éclairer quelque peu toutes ces questions.

Du plaisir à la jouissance

Mesdames et Messieurs,

Vous savez ce qui a suscité notre rencontre. Un de mes vieux amis, qui réside dans votre ville depuis longtemps déjà, a eu la bonté de penser qu'une série de conférences, auxquelles il m'a convié, pourraient vous intéresser. Lui-même avait, d'une certaine façon, essuyé les plâtres. Nous avions eu, il y a quelques années, des entretiens assez vifs ¹, où le supposé spécialiste – celui qui aujourd'hui s'adresse à vous – avait sans doute autant appris que son interlocuteur. Tentant de justifier mes idées, je me les précisais à moi-même, et j'essayais de rassembler, dans mon expérience ou dans la théorisation de ceux qui m'avaient enseigné, les éléments nécessaires pour m'orienter dans des questions difficiles. Plus tard, lorsque mon ami était venu demeurer dans votre belle cité, les lettres, que nous échangeions avec une grande régularité, avaient remplacé la parole ². Voici donc qu'il m'a procuré, en m'invitant à parler devant vous, un auditoire bien plus vaste. Comment vais-je procéder ?

1. Voir *Clivage et modernité*.

2. Voir *Dépression, la grande névrose contemporaine*.

Je sais, pour l'avoir souvent expérimenté, que le public, dans ce genre de circonstances, ne fournit pas facilement, par lui-même, les objections qu'on attendrait, ni, plus simplement, les demandes d'explications. Or celles-ci seraient essentielles, parce que ce sont elles qui pourraient au mieux éviter au conférencier de s'enfermer dans une démonstration savante, un exposé de thèses qui tendrait au savoir universitaire. La psychanalyse demande une tout autre approche, beaucoup plus ouverte au questionnement, aux hypothèses, aux rectifications. Vous me permettrez alors de poser, à haute voix, les questions que j'imaginerai à partir de votre silence lui-même. Un silence est parfois tellement éloquent !

Mon ami, vous le savez peut-être, me demandait plus précisément de préparer pour vous une introduction à la psychanalyse. J'y ai finalement renoncé. Ce n'est pas que le projet ne soit pas séduisant. Supposer que l'auditoire ne connaît rien de notre théorie, cela permettrait de faire place nette. On ne s'encombrerait pas d'un savoir partiel, de ce que les médias, par exemple, répandent sans discontinuer. On amènerait progressivement les éléments essentiels, en prenant le temps de les expliciter. Mais précisément je n'arrive pas à croire vraiment que je me trouve devant un auditoire totalement vierge – je ne trouve pas d'autre mot – et je dois donc m'accommoder de m'adresser à un public qui doit bien avoir son information, son orientation, peut-être parfois ses préjugés. Eh bien, je tenterai de composer avec cela !

Quelque chose, pourtant, subsistera de cette proposition de départ. C'est ce qu'elle pouvait impliquer au niveau de mon style, que mon ami souhaitait aussi ouvert que celui de nos dialogues. Cela me convient tout à fait, pour les motifs les plus égoïstes. Quand j'interviens dans l'un de nos nombreux colloques, ou quand j'écris, j'aime assez faire en sorte d'ôter quelques obstacles que je juge inutiles. Et cela, c'est d'abord pour moi-même, pour m'assurer que je sais un peu de quoi je parle. Trop de mes collègues, sous prétexte

de la complexité de ce qui nous occupe, s'en tiennent à des formulations mystérieuses, mais dont le mystère, surtout, paraît, lorsqu'on les interroge, aussi opaque pour eux que pour ceux auxquels ils s'adressent. Ce en quoi, même s'ils se prétendent lacaniens, ils sont fort éloignés de Lacan. Il y a bien sûr, dans nombre des textes de Lacan, des difficultés considérables ; mais il y a aussi chez lui, le plus souvent, d'autres textes qui présentent différemment les mêmes points, et qui permettent réellement de les éclairer. Enfin, peut-être aurai-je l'occasion de vous le montrer durant ces conférences.

Il y a autre chose encore. Si ma démarche a peut-être une valeur introductive à certains aspects de la psychanalyse contemporaine, c'est du fait même de l'objet qu'elle interroge. Qu'est-ce qui constitue, pour le sujet contemporain, et du point de vue de la psychanalyse, la question fondamentale, celle à partir de quoi il faudrait aujourd'hui reconstruire tout l'édifice ? Nous pouvons répondre, sans trop hésiter : la question de la jouissance.

Sans doute cependant la facilité même avec laquelle nous donnons cette réponse doit-elle nous alerter. Elle renvoie à un ensemble de thèses aujourd'hui largement diffusées, et certainement bien fondées. Nombre d'analystes font valoir, depuis quelque temps déjà, que notre époque est celle où le sujet se trouverait davantage occupé de sa jouissance que de son désir. Si l'on définit le désir par un manque, un manque qui pousse en avant, on y opposera volontiers la jouissance. Par opposition au désir, la jouissance ce serait ce que le sujet assouvirait, et qui viendrait plutôt boucher le manque, clore le désir. C'est à ce titre qu'elle prendrait une place particulière dans notre monde contemporain.

Notre siècle, dit-on non sans raison, est celui où triomphe l'idée que chaque appétit de jouissance pourrait être satisfait, à condition bien sûr d'y mettre le prix. Toute jouissance serait possible, puisque tout peut entrer dans

l'économie marchande, la jouissance toxicomaniaque comme celle de la perversion sexuelle – à l'exception notoire de la jouissance du pédophile, mais il faut bien une exception pour confirmer la règle³.

Alors est-ce principalement en relation avec cette veine clinique que je dis que la jouissance constitue la question fondamentale pour la psychanalyse aujourd'hui ? Est-ce que je vais, dans cette perspective, centrer mes propos sur la clinique des perversions, ou encore sur celle des addictions, qui illustrent au mieux l'appétit de jouir à tout prix ? Eh bien non, ne serait-ce que pour une raison. C'est que cette pathologie ne constitue, selon moi, qu'une des deux faces de la clinique contemporaine. La seconde face est celle des dépressions qui comportent d'ailleurs aussi un rapport fort à une certaine jouissance, même si on ne peut le montrer que de façon plus indirecte. Et il est clair qu'entre ces entités cliniques apparemment si opposées, la jouissance peut nicher aussi dans nombre d'autres formes de pathologies.

LA COMPULSION DE RÉPÉTITION

Mais pour aujourd'hui ne partons pas, si vous le voulez bien, de la clinique. Vous aurez, Mesdames et Messieurs, une idée de ce qui me pousse à vous parler de la question de la jouissance, si vous considérez ce qui, selon Freud, pouvait constituer une introduction à la psychanalyse. Si vous ouvrez l'ouvrage qui porte ce titre, vous vous apercevrez qu'une fois passé le tout premier chapitre, destiné à prévoir et à discuter quelques objections possibles, Freud commence par la question des actes manqués, qu'il présente sur plusieurs chapitres. À mon sens, un tel début présente un triple intérêt.

3. On peut lire à ce sujet J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite*, Toulouse, érès, 1997, ainsi que C. Melman, *L'homme sans gravité*, Paris, Denoël, 2002.

Tout d'abord il concerne ce que chacun connaît. Oublier de poster une lettre, dire un mot pour un autre, c'est l'expérience commune. Nul besoin, pour percevoir ces phénomènes, d'être un spécialiste de la maladie mentale. En même temps, Freud voyait qu'il avait la possibilité de démontrer, à partir d'eux, l'existence de l'inconscient, de renouveler, de façon rationnelle, la perception de larges couches du public cultivé. En ce sens son projet prolongeait celui des Lumières.

Cela conduit tout droit au second point. On peut dire en effet que l'attention à ces phénomènes quotidiens permet à Freud de préciser sa position par rapport à la science. La psychanalyse, pour Freud, n'est pas une démarche anti-scientifique, ni même extra-scientifique. Elle tente au contraire d'aborder, de façon rationnelle, ce que les autres sciences négligent, ce qui constitue le rebut du déterminisme universel. Que fait, en réalité, celui qui considère que ces petites choses, les lapsus, les actes manqués, ne nécessitent pas d'explication particulière ? Il abandonne pour un temps l'approche qui est celle de la science. Et Freud ajoute qu'en brisant le déterminisme universel, fût-ce en un seul point, on bouleverse toute la conception scientifique du monde. À ce propos, il est notable que les critiques contemporains de la psychanalyse ne tentent guère d'exposer comment ils préconisent d'aborder ce genre de faits ⁴. Sans doute n'ont-ils pour eux aucune importance. Et de fait, ils sont assez négligeables du point de vue utilitariste qui est souvent le leur. Mais, en amputant ainsi l'homme du plus concret de son existence, nos utilitaristes modernes disent assez comment ils entendent traiter le sujet humain.

4. On s'étonnera à peine d'un paradoxe contemporain. Le *Livre noir de la psychanalyse* (Paris, Éditions des Arènes, 2005), qui prétend se situer dans une perspective scientifique (mais dont la démarche – cela n'est plus à démontrer – constitue une pure et simple manipulation), ne dit rien de la méthode précise par laquelle Freud rend compte, pour la première fois, de ces incidents qui forment le tissu de l'existence subjective.

Je vous ai dit que l'ouvrage de Freud avait, à mon sens, un triple intérêt. Venons-en donc au troisième point. Si Freud commence par l'acte manqué, et notamment par le lapsus, c'est que celui-ci introduit directement à une approche du désir. Freud rapporte ainsi l'exemple de ce jeune homme qui se propose de raccompagner une dame (*begleiten*) mais qui prononce quelque chose comme *begleitdigen*, étant entendu que *beleidigen* veut dire manquer de respect. Il y a là, pense évidemment Freud, l'émergence d'un désir inconscient, et cela conduit alors d'emblée à ce qui est pour lui central. Mais en quel sens ?

Vous savez sans doute que la théorie freudienne du désir s'articule avec une théorie du plaisir et du refoulement. Qu'en est-il donc du plaisir ? Au fond Freud n'était pas loin de partager une idée – qui était dominante dans la philosophie, d'Aristote à Kant – selon laquelle toute l'existence humaine, y compris les actes moraux, était orientée vers une certaine recherche du plaisir. Le problème en ce qui concerne l'acte moral était, en ce sens, de démontrer que l'homme immoral, comme l'homme moral, voulait ce qui était bien, mais qu'il se trompait sur la nature de ce bien, ce qui suppose qu'entre le bien moral et le bien au sens de ce qui apporte plaisir ou bonheur, il n'y a pas de différence de nature. Le bien au sens moral, c'est aussi ce qui fait du bien.

Évidemment Freud ne va pas en rester là. Il va être plus précis sur ce qui fait du bien, sur ce qui apporte du plaisir. Il va montrer que ce que l'homme recherche a, plus souvent qu'il ne le croit, une valeur sexuelle. Un lapsus, comme celui que je viens de vous citer, s'interprète en termes sexuels ; mais il arrive aussi qu'une activité intellectuelle puisse symboliser l'acte sexuel, au point d'ailleurs que cela peut la rendre impossible, par exemple dans l'inhibition d'écrire.

C'est là qu'on en arrive à un autre apport de Freud, qui concerne la théorie du refoulement. Le désir peut se trouver refoulé – avec cette idée que le refoulement n'est pas

contradictoire avec le principe de plaisir. Si l'enfant refoule tel désir, c'est peut-être simplement que cela entraînerait un déplaisir. L'expression du désir serait un plaisir du point de vue de la pulsion mais un déplaisir – c'est comme ça que Freud le dit d'abord – pour le Moi. Ou bien encore, selon des développements ultérieurs, un déplaisir du point de vue de l'instance morale, de l'instance qui vient prolonger le jugement parental, de ce qu'on appelle l'Idéal du moi.

Cela dit, d'emblée la notion de plaisir va poser problème. Le principe de plaisir freudien se définit assez classiquement comme diminution d'une tension (si une boisson peut apporter du plaisir, c'est qu'elle diminue la tension de la soif). Mais c'est tout de même un plaisir qui a ses particularités. Selon Freud, il tendrait par lui-même à se reproduire par les voies les plus courtes. Par exemple après l'expérience de satisfaction du sein, la pente la plus simple du plaisir serait d'halluciner le sein, de se satisfaire d'un mirage, éventuellement soutenu par un suçotement de n'importe quoi, et cela pourrait conduire le nourrisson à mettre en danger sa vie. Vous voyez à quel point, sans même aborder la notion de jouissance, nous sommes emmenés dans des zones qui correspondent mal avec ce que l'on peut spontanément imaginer d'une pente naturelle à la satisfaction.

Faut-il, ici, relever que la tendance du principe de plaisir à halluciner, disons à s'éloigner de la réalité, va faire supposer l'intervention d'un principe de réalité qui corrige ce principe de plaisir ? Le principe de réalité, dit Freud, peut par exemple faire différer l'obtention d'un plaisir, ce qui ne contredirait pas la recherche du plaisir elle-même. Il s'agirait seulement de l'atteindre dans les meilleures conditions. Mais même cette correction n'annule pas ce qui pour nous pose question : qu'il y a une pente du plaisir qui va vers la déréalisation, vers la mort.

Beaucoup, ici, doivent cependant savoir que c'est surtout à partir de 1920 que Freud va traiter de cette question de la mort, et cela en invoquant un « au-delà du prin-

cipe de plaisir ». Dans l'ouvrage qui porte ce nom, publié dans les *Essais de psychanalyse*⁵, il fait converger un certain nombre d'idées, de remarques, d'observations. Il y a par exemple tout de suite un développement sur les traumatismes, qu'ils fassent suite à des accidents, ou que ce soient des traumatismes de guerre. Freud se demande pourquoi le sujet ne cesse de répéter certains rêves dans lesquels il revit son traumatisme. Le rêve, pour Freud, est réalisation de désir. Comment concevoir alors qu'il puisse avoir une valeur essentiellement traumatique ?

Bien sûr on sait que Freud, dès le début de son œuvre, présente les choses de façon plus complexe. Ce qui réalise le désir, ce n'est pas le rêve manifeste mais le rêve latent, que seule l'interprétation pourra faire entendre. Un homme va par exemple rêver du décès d'un proche. Serait-ce qu'il désire cette mort ? Pas forcément. Mais la dernière fois qu'il y a eu un deuil, il a eu l'occasion, lors de l'enterrement, de rencontrer une jeune femme de sa connaissance, qui l'attire, mais qu'il ne voit jamais. Inconsciemment c'est de la revoir qu'il s'agit. On pourrait même dire, peut-être, que le rêve montre jusqu'à quel point il pourrait aller pour cela. Il désire vraiment la revoir, fût-ce au prix de la mort de ce proche.

Mais ces précisions ne suffisent pas à faire comprendre de quoi il s'agit avec les rêves traumatiques. Là il n'y a pas, apparemment, de réalisation du désir, même d'une façon déformée. Il n'y a pas de plaisir. Tout se passe comme si le sujet ne pouvait que répéter le plus pénible.

Nous allons avoir, Mesdames et Messieurs, à aller plus loin dans la voie ouverte par cette rectification du principe de plaisir, dans cette idée d'un au-delà du principe de plaisir. De la compulsion de répétition, qu'il voyait à l'œuvre, non seulement dans les rêves traumatiques, mais dans toute une série d'autres phénomènes, Freud disait qu'elle est plus

5. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.